

PHILIPPE LANÇON

Chroniques
de l'homme
d'avant

LES ÉCHAPPÉS

12 janvier 2005

LE DÎNER TSUNAMI

Pendant les fêtes, Gilbert a disparu. Deux jours avant Noël, il a dit aux amis et collègues (ceux qui voulaient bien l'écouter) : « Je pars en voyage » – sans préciser où. Personne ne le lui a demandé. Gilbert est un célibataire des villes. Son âge ne se voit pas. Il sent un peu la solitude, un peu la tristesse – pas trop : juste ce qu'il faut pour qu'on puisse faire semblant de l'ignorer, sans jamais l'ignorer tout à fait. La plupart des gens ne veulent à Gilbert ni bien, ni mal. Ils ne lui veulent rien. Ils le soupçonnent d'être un raté. Quand il est dans leur orbite, ils l'admettent, comme une bonne cause moyenne, un astéroïde de second ordre. Pour les vacances et pour le reste, ils l'oublient. Gilbert appartient à l'ordinaire de leur vie. Il est ton sur ton.

Gilbert rentre de voyage le 5 janvier, un peu après les autres. Le premier qu'il croise à la machine à café lui demande : « Alors, ces vacances ? » La question n'appelle aucune réponse – en tout cas, aucune réponse précise. En temps normal, Gilbert aurait répondu : « Très bien. En Dordogne, comme d'habitude. En famille. Au fait, bonne

année. » Cette fois, il répond : « Agitées. » L'autre arrête son mouvement de départ, sa fuite molle : « Agitées ? Ah bon ? » Gilbert précise, du même ton : « J'étais en Thaïlande, à Phuket. » Il n'en dit pas plus. Il attend. L'autre pivote entièrement, remonte le courant de la fuite : « À Phuket ? C'est là où il y a eu le tsunami ? »

Gilbert regarde son collègue. Il emploie ce mot, tsunami, comme s'il l'avait toujours connu ; comme s'il vivait avec depuis la petite enfance. Voilà le monde moderne : on est brusquement intime avec des mots qui inquiètent, menacent, accablent, des mots qui viennent d'ailleurs, vous rentrent dedans et font du présent une éternité. Le collègue ouvre les yeux. Il vit, soudain. Ou plutôt, Gilbert vit en lui, Gilbert se sent vivre : la vague du tsunami le porte dans le regard d'un autre. Depuis combien de temps n'avait-il pas provoqué, senti cela ? Il est comme un lézard de sortie après l'hiver. Le tsunami l'a déposé sur la pierre. Il se chauffe.

« Et tu l'as vu, le tsunami ? » Le collègue ne met pas en doute l'aventure, mais n'y croit pas encore tout à fait. Gilbert devient précis : « Je l'ai vu de ma terrasse, au troisième étage. J'ai eu de la chance. Ce matin-là, je devais aller à la plage. Mais je me suis réveillé tard. J'avais passé la nuit avec une pute. Je buvais mon café en lisant un polar, les doigts de pied en éventail, quand la vague est arrivée. » Une légère grimace de dégoût passe sur le visage du collègue. Le mot « pute » jure avec la compassion et l'intérêt qu'il est prêt à éprouver. Là où le tsunami passe, le tourisme sexuel trépassé ; ou devrait le faire.

Mais l'intérêt est le plus fort : « C'est horrible... Tu as vu ça ? C'était comment ? » Gilbert laisse passer quelques secondes. À la télé, les efficaces font ainsi. Ils se composent une tête avant de l'ouvrir. « Eh bien, dit-il, d'abord c'était silencieux. Et puis – comment dire ? – ce n'était pas imaginable. Donc je croyais simplement que c'était une grosse vague. Seulement, plus elle approchait, plus je me sentais mal. Sans savoir encore pourquoi. C'est à la fois très rapide et très lent. Je ne sais vraiment pas comment dire... Je préférerais ne pas en parler. » « Bien sûr, bien sûr, dit le collègue, je te comprends. »

Très vite, le bruit court. On a un rescapé parmi nous. Gilbert l'entretient par des litotes, des airs souffrants. Il faut les appâter, les laisser venir ; les déguster aussi un peu. Gilbert s'aperçoit que l'image de la pute les soulage : ils peuvent l'écouter en le jugeant. Il est leur rescapé ambigu ; leur témoin de l'actualité. Elle aurait pu choisir un personnage plus brillant. Mais l'actualité ne choisit pas. C'est une sorte de grâce suffisante. On ne la mérite pas. Elle attrape le premier venu.

Gilbert est maintenant invité à déjeuner, à dîner. Personne ne l'invite ouvertement pour ça, les gens ont du tact, mais tout le monde attend qu'il en parle. Il le sait. Il en dispose. Il en jouit. Les journalistes, de retour de reportage, racontent souvent ce qu'ils ont eu le tort de ne pas écrire. Gilbert, de retour de Thaïlande, raconte aux gens ce qu'ils ont eu le tort de ne pas vivre. Certes, ils n'auraient pas voulu vraiment

le vivre. Ils sont sincèrement horrifiés. Ils font des dons, parfois. Certains ont même pleuré devant la télé. Mais beaucoup auraient quand même aimé y survivre pour pouvoir le raconter. Pour être, une fois au moins, *là où ça se passe*. Ils ne veulent pas forcément être célèbres. Mais ils voudraient vivre un *événement* célèbre. Du moment que c'est en surplomb. Avec une caméra numérique.

Gilbert adapte ses récits aux repas. Quand les plats sont excellents, il n'insiste pas sur l'odeur et les cadavres. Il raconte la puissance de la vague, les corps qui passent, les objets trouvés. Il décrit le paysage, les premiers secours. Il se donne un rôle. Lui aussi a aidé, consolé, joué à la Bible. Mais il n'en rajoute pas : on n'est pas à la télé. Quand le repas est mauvais ou quand les hôtes l'agacent, il ne leur fait grâce de rien : ni des morts, ni des putes. Parfois, il raconte qu'il est retourné voir les secondes *après* le tsunami. Il n'était pas le seul, précise-t-il. Toute cette ambiance de mort finissait par faire bander. Il aime le silence, la gêne qu'il provoque. Il aime se sentir jugé. C'est une manière particulièrement délicate d'exister.

Gilbert sait aussi se taire, changer de sujet. Il a vite compris que le tsunami devait rester à sa place. Une grande place, bien sûr, mais qui ne devait pas occuper toute la table. Il attend qu'on l'interroge. Quand la conversation s'éloigne, il laisse faire. Elle reviendra. Elle ne cesse de revenir. Aucun dîner n'échappe au tsunami. Il finira par disparaître, mais Gilbert en aura bien profité. Il est cette phrase de Baudelaire, une oasis

d'horreur au milieu d'un désert d'ennui. Par ailleurs, il n'est jamais allé en Thaïlande. Il a passé ses vacances à Paris, seul, chez lui. Il a regardé la télé et lu *Plateforme*, de Michel Houellebecq. Les écrivains donnent des idées à ceux qui les attendent.